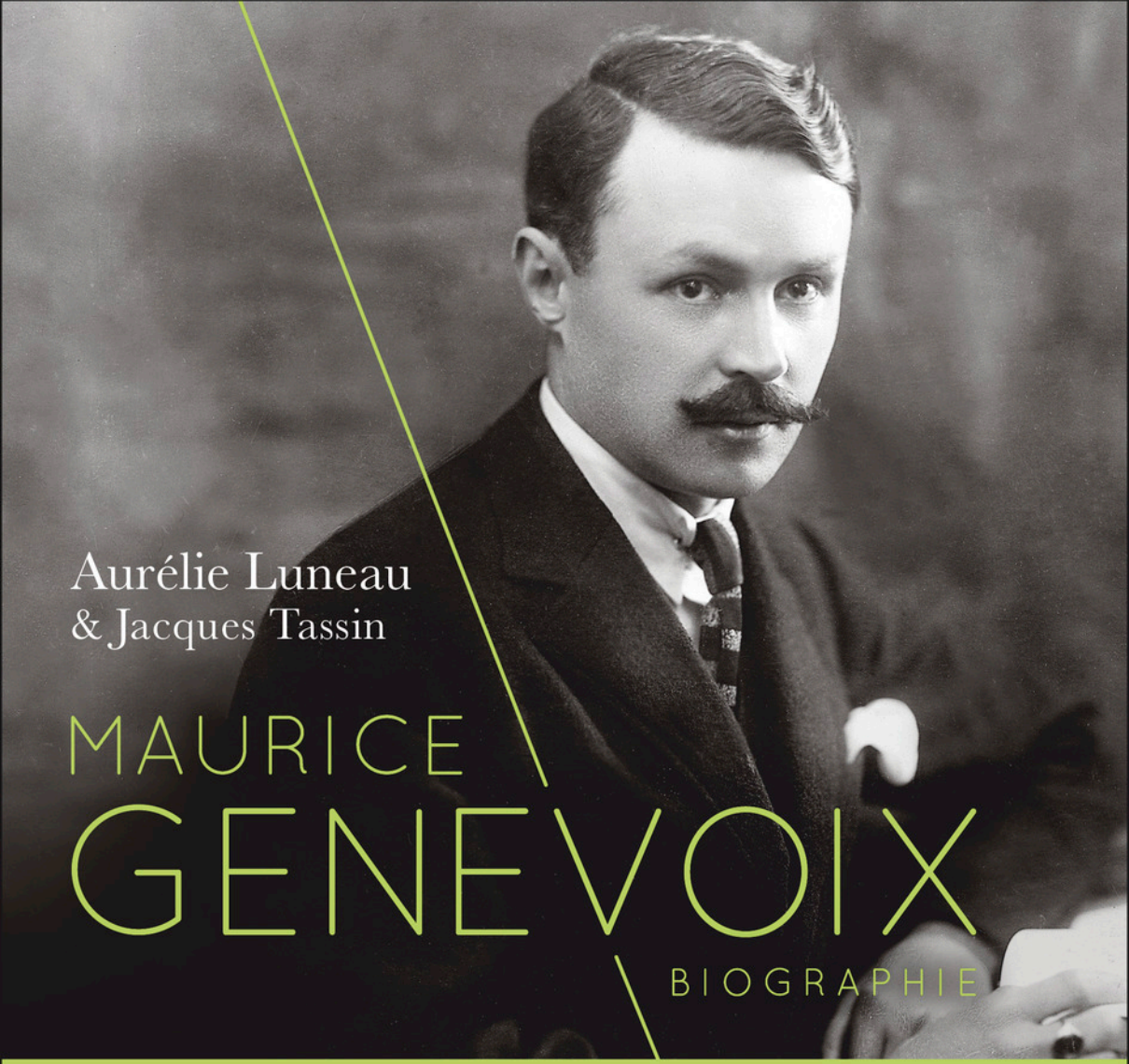


Aurélie Luneau
& Jacques Tassin

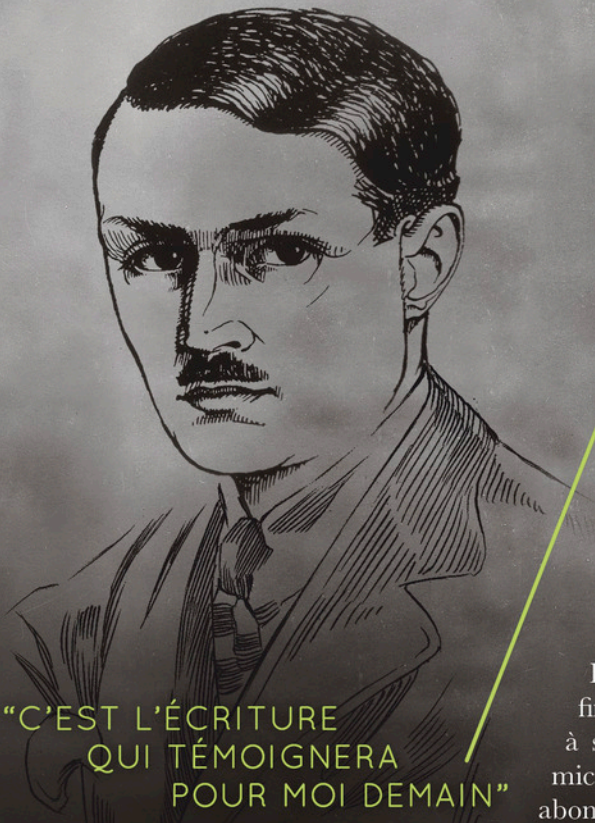
MAURICE GENEVOIX

BIOGRAPHIE

La première biographie de l'auteur de *Ceux de 14*

Avec son journal inédit de l'Occupation

Flammarion



"C'EST L'ÉCRITURE QUI TÉMOIGNERA POUR MOI DEMAIN"

Pas un jour de la vie de Maurice Genevoix ne s'écoula sans qu'il ne pense à ceux de 14, ses frères d'armes qui avaient combattu à ses côtés sur le front, et dont le sacrifice absolu lui inspira l'un de nos plus grands chefs-d'œuvre sur la Grande Guerre. Les années passant, le souvenir de 14-18 ne s'estompa pas, l'ancien poilu restant fidèle à ses «jeunes fantômes»… Car comment oublier les Éparges de 1915, ces jours et ces nuits d'épouvante ?

Et pourtant, sa vie témoigne jusqu'à la fin d'une joie rare, d'une capacité intacte à s'émerveiller devant le monde. L'académicien qui aurait aimé être peintre dessine abondamment la nature ; il s'en fait l'âpre défenseur dès les années 1950, militant avant beaucoup pour l'écologie. Mais il est aussi un acteur dynamique de la vie culturelle française. Cette biographie nourrie d'archives révélées pour la première fois est complétée par son journal tenu durant les années noires de l'Occupation, *Notes des temps humiliés*, inédit à ce jour.

***Aurélie Luneau**, docteure en histoire, productrice à France Culture, est l'auteure de livres remarqués, notamment* Radio Londres. Les Voix de la liberté (1940-1944).

***Jacques Tassin** est chercheur écologue au Cirad, auteur de nombreux ouvrages sur les plantes et l'écologie. Grand admirateur de l'œuvre de Maurice Genevoix, il lui a consacré plusieurs livres.*

Flammarion

19-XI Création Studio Flammarion
Couverture : Portrait de Maurice Genevoix. Photographie vers 1920 © Photo12 / L'Illustration ; Au dos : Autoportrait. Archives Maurice Genevoix

Maurice Genevoix

Des mêmes auteurs

Ouvrages d'Aurélie Luneau

Radio Londres. Les Voix de la liberté (1940-1944), Éditions Perrin, 2005. Prix des Écrivains combattants, prix Philippe-Viannay, prix du Comité d'histoire de la radiodiffusion.

Je vous écris de France. Lettres inédites à la BBC (1940-1944), L'Iconoclaste, 2014.

Comme un Allemand en France. Lettres et carnets inédits, avec Jeanne Guérout et Stefan Martens, L'Iconoclaste, 2016.

Ouvrages de Jacques Tassin

Maurice Genevoix, survivant de 14, Éditions Orphie, 2014.

La Grande Invasion. Qui a peur des espèces invasives ?, Odile Jacob, 2014.

Maurice Genevoix, Éditions Pardès, coll. Qui suis-je ?, 2017.

À quoi pensent les plantes ?, Odile Jacob, 2016.

Penser comme un arbre, Odile Jacob, 2018.

La Vie selon Genevoix, Éditions du Petit Pavé, 2018.

Au devant de Genevoix, Corsaire éditions, 2019.

Aurélie Luneau & Jacques Tassin

Maurice Genevoix

biographie

suivi de

Notes des temps humiliés

Flammarion

Édition de l'ouvrage : Rachel Grunstein
© Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-0814-9318-6

« Ne faire qu'un avec toute chose,
retourner, par un radieux oubli de soi,
dans le Tout de la nature. »

Höderlin, *Hypérion*

Avant-propos

Le 11 novembre 2019, Maurice Genevoix est entré au Panthéon, avec tous *Ceux de 14*, symbole de la France combattante, dont il est devenu au fil du temps le « porte-étendard », selon le mot du président de la République. À travers lui, c'est le souvenir des blessés, des vivants et des morts de la Grande Guerre qui s'ancre définitivement dans notre roman national, parce que, par Ceux de 14, et pour eux, « l'Histoire s'est faite mémoire ».

L'entrée au Panthéon de Maurice Genevoix, près de quarante ans après sa mort, constitue un merveilleux hommage, puisqu'il y sera à jamais associé au souvenir de ses frères d'armes qui ne l'avait jamais quitté, lui qui garda toujours pour « cette foule trop serrée des vivants et des morts » un profond recueillement, devenu au fil du temps piété absolue. Parce qu'ils ont souffert et qu'ils sont morts, parce qu'il a survécu, Maurice Genevoix a toute sa vie rappelé le sacrifice de cette génération du feu et témoigné de la fraternité de ces hommes.

Au-delà de *Ceux de 14*, crypte et Mémorial de ses frères d'armes, la redécouverte de Maurice Genevoix est, aujourd'hui plus que jamais, nécessaire à notre temps.

Parce qu'il avait connu le front où il n'avait que trop côtoyé la mort, l'œuvre de Maurice Genevoix est une ode à la vie, un appel à la paix et à l'humanisme. Dans une langue si belle et souvent d'une grande

poésie, elle nous parle sans mièvrerie de l'accord entre l'homme et la nature, et dénonce avec vigueur et lucidité les atteintes de la société industrielle et de consommation qui menace l'équilibre fragile de leur relation. Sa méditation sur un accord perdu, à reconquérir, entre l'homme et l'univers donne à cet écrivain, un temps injustement oublié, une actualité et une profondeur qui dépassent les modes et les clivages.

Je suis heureux que cette biographie, la première consacrée à Maurice Genevoix, nous rappelle avec force ce qu'il fut, et la puissance de son écriture. Je me plais à penser que ma mère, Sylvie Genevoix, disparue en 2012, l'aurait, elle aussi, appréciée, tant elle fut fidèle à ce qu'était Maurice Genevoix, son père.

C'est bien sûr pour elle, qui n'a eu de cesse de me rappeler son privilège d'avoir été élevée au monde par la grâce de cet enchanteur, dans le souvenir duquel elle aura puisé, toute sa vie, sa force, que j'ai entrepris de poursuivre le sillon mémoriel qu'elle avait initié avec son mari, Bernard Maris, lui aussi trop tôt disparu.

C'est en la cherchant elle, en tentant de garder intact le souvenir de sa voix et de son sourire, entre les murs des Vernelles, sur la terrasse à l'ombre des tilleuls que son père avait plantés, que j'ai trouvé mon grand-père, et que je me suis approprié la mission qu'elle nous avait confiée, à ma sœur et moi, de faire vivre sa mémoire. C'est dans le souvenir de mes promenades enfantines avec elle, le long des berges de la Loire à Châteauneuf, que j'ai peu à peu trouvé son pas à lui. Ce sont ses mots à lui, orphelin de mère à douze ans, qui m'ont aidé à trouver le réconfort et, peu à peu, réchauffé.

C'est dans cette mémoire, si chaude et tendre, que j'ai pu apprivoiser cette phrase d'Aubel, double de Maurice Genevoix dans *Un jour* : « Il n'y a pas de mort, je peux fermer les yeux, j'aurai mon paradis dans les cœurs qui se souviendront. »

Pour celui qui la prononce, elle résonne comme un espoir. À celui qui l'entend, elle fait devoir de mémoire. Alors, vivants et morts seront ensemble, solidaires.

Julien Larere-Genevoix

“ON VOUS A TUÉS ET C’EST LE PLUS GRAND DES CRIMES. VOUS AVEZ DONNÉ VOTRE VIE, ET VOUS ÊTES LES PLUS MALHEUREUX. […] VOUS N’ÊTES GUÈRE PLUS D’UNE CENTAINE, ET VOTRE FOULE M’APPARAÎT EFFRAYANTE, TROP LOURDE, TROP SERRÉE POUR MOI SEUL. […] COMBIEN DE VOS GESTES PASSÉS AURAI-JE PERDUS, CHAQUE DEMAIN, ET DE VOS PAROLES VIVANTES, ET DE TOUT CE QUI ÉTAIT VOUS ? IL NE ME RESTE PLUS QUE MOI, ET L’IMAGE QUE VOUS M’AVEZ DONNÉE.”

LES ÉPARGES

© Pavel Abramov / Shutterstock

À partir de 1916, l'ancien soldat Maurice Genevoix commence un long travail d'écriture, cinq volumes qui seront rassemblés en 1949 sous le titre de *Ceux de 14*. Ses frères d'armes, dont beaucoup ne sont pas revenus, et à qui il dédie le livre, sont au centre du récit. Il a conservé précieusement les photographies de certains d'entre eux, qu'il a annotées de sa main.

Aux Éparges, le retour de tranchées.
Au premier plan, de gauche à droite,
Bord et Porchon.

Quelques membres de la 5e compagnie du 106e régiment commandée par Maurice Genevoix, printemps 1915. À l'entrée de la tranchée, appuyé sur une canne, Prat, qui dirige la section. À sa droite, le docteur Lagarrigue, dont la seule tête dépasse.

Le premier poste de commandement au carrefour de Calonne, décembre 1914. De gauche à droite : Lagarrigue, Bord et Simon.

Debout, de gauche à droite : Lagarrigue et le frère de Pierrot. Attablés, de gauche à droite : Rohr, Labé, Pierrot, Gasnier, Mindviller. De ce groupe, seul Labé n'a pas été tué aux Éparges. Selon la correspondance de Maurice Lagarrigue, la scène pourrait avoir lieu à Sommedieue, en janvier 1915.

L'entrée des Éparges.
À gauche, le boxeur Pict ;
à droite, Grécourt.

En première ligne
aux Éparges.

À Dieust-sur-Meuse, quelques membres de la 5e compagnie du 106e régiment commandée par Maurice Genevoix, avril 1915. Debout, de gauche à droite : Agullo, l'hôtesse, Prat, Genevoix. Assis, de gauche à droite : Lhuillier, Pigny et son épouse.

Moment de pause dans un secteur calme, dans un boyau devant le poste des brancardiers, juin 1915.

Rupt-en-Woëvre, hiver 1914-1915.
À gauche, Maurice Genevoix, 3e au premier rang,
aux côtés de Lagarrigue.

Maurice Genevoix en convalescence à Dijon,
après avoir été grièvement blessé le 25 avril 1915.

Maurice Genevoix fut toute sa vie hanté par ses camarades disparus. Ses archives fourmillent de dessins leur rendant hommage.

Naissances sensibles

Jamais Genevoix ne révoqua l'enfant demeuré en lui. Ses plus jeunes années furent peuplées de rencontres et d'expériences intenses qui l'ont construit et forgé, dans ce pays des bords de Loire qu'il chérissait et qui fut, sa vie durant, l'ancrage indispensable à son équilibre.

Dès sa naissance, Genevoix, prénommé Maurice Charles Louis, est déposé dans les bras de ce fleuve resté sauvage. C'est à Decize, petite ville de la Nièvre où ses parents, jeunes mariés, ont choisi de s'installer, qu'il voit le jour le 20 novembre 1890. Sa mère Camille a vingt ans, son père Gabriel en a trente. Camille, douce et sensible, est mariée à un homme au tempérament entier et sévère, mais bon et respectueux d'autrui.

Victime d'un accident cardiaque, le père de Camille, gérant d'une centrale de distribution à Châteauneuf-sur-Loire, est contraint de confier son affaire à un proche. Son fils étant sous les drapeaux, c'est son gendre Gabriel qui conduit le négoce le temps nécessaire. Le jeune

Camille Genevoix, une femme cultivée qui ouvre le jeune Maurice au monde sensible.

couple et leur premier enfant âgé d'un an vont donc *valer* quelque cent cinquante kilomètres plus loin et rejoindre Châteauneuf : « Valer, comme le précise Maurice Genevoix dans ses souvenirs, cela veut dire, dans le langage des vieux mariniers, suivre le fil de l'eau, se confier au courant et, symboliquement, au destin[1]. » Gabriel tient les rênes de la centrale jusqu'au retour et la reprise en main de son beau-frère, avant d'acquérir quelques années plus tard, une charge d'agent d'affaires et de greffier de justice.

En mai 1892, la famille s'agrandit d'un second fils prénommé René, peu évoqué dans l'œuvre de Genevoix. Elle s'installe dans le quartier de la Croix-de-Pierre, au carrefour de la Grand-Rue, artère frémissante qui irrigue le bourg, et de la rue Saint-Nicolas. La Grand-Rue conduit aux destinations inconnues, en direction de Gien ou d'Orléans, et la rue Saint-Nicolas descend lentement vers la Loire. Maurice Genevoix restera marqué du sceau de ces eaux souveraines auxquelles il ne cessera de rendre hommage dans son œuvre.

Les premiers portraits photographiques de Maurice révèlent un visage attentif, aux traits fins, le sourire posé, les joues pleines, le nez joliment découpé, et l'expression volontaire, résolue, un rien espiègle. L'enfant est curieux, vif et volontiers happé par les mille scènes quotidiennes d'une bourgade rurale besogneuse. Au gré des conversations qu'il suit au comptoir du négoce familial, il découvre les univers d'un peuple d'artisans. Il s'imprègne de tout, voit tout, entend tout. Car le destin offre à Maurice un monde très actif, « anfractueux, bourdonnant, retentissant d'appels, de roulements et de heurts, de hennissements à faire sauter le cœur[2] ».

Ce négoce, cette enfilade assez banale d'entrepôts et de quais, de caves et de hangars donnant sur une cour pavée centrale, Genevoix le renommera « Magasin », lieu majuscule à ses yeux. Une manière, sans doute, de positionner à hauteur d'homme cette entreprise de commerce en gros où l'on s'affairait sans relâche et où s'entassaient « les sacs, les caisses, les pains de sucre drapés de papier bleu, les balais, les bougies, les casiers à bouteilles[3]. »

Gabriel Genevoix,
un père exigeant
qui attend beaucoup
de ses enfants.

C'est un trait majeur de la personnalité de Maurice Genevoix : il a le don de transformer toute scène ordinaire en un tableau vivant, haut en couleur et échappant aux situations communes. Pour lui, tout est question d'investissement sensoriel et de présence au monde. Or le Magasin est assurément l'un des tout premiers postes d'observation de cet enfant joueur et alerte : « J'étais peuplé, je me peuplais de jour en jour, mon enfance était une vraie enfance, avide et tout entière offerte. » Et lorsque, devenu jeune romancier, sa servante recueille un chaton qu'elle nomme Rroû, l'animal, sous sa plume, devient son double, un autre lui-même, qui découvre le monde à partir du Magasin. Ne nous étonnons pas si *Rroû* fut son roman préféré. Les défilés des charretiers et de leurs marchandises, les départs matinaux des chevaux Pompon et César, dont les sabots claquaient sur la cour pavée, l'affairement de tout un peuple propulsé par ce cœur de village furent autant de stimulations auditives, visuelles et olfactives pour Maurice Genevoix, dont la chambre était, précisément, située au-dessus des écuries.

Quelques mois à peine après la naissance de son frère René, Maurice découvre la petite école, appelée à l'époque l'*Asile*. Il y entre le 30 septembre 1892. Il a vingt-deux mois et se confronte pour la première fois au joyeux groupe des jeunes enfants de Châteauneuf, fils et filles d'artisans, de petits commerçants, de vignerons, de pêcheurs et de bateliers. Le préau de l'Asile des Petits-Sentiers résonne des expressions propres à leurs parlers et à leurs appartenances sociales. Maurice saura en appréhender la richesse et lui permettra, vingt ans plus tard, sur les rives du front de Meuse en 1914, de capter des idiomes régionaux qu'il n'avait encore jamais entendus, puis de les

Maurice Genevoix à l'âge de vingt-deux mois.

reporter sur le papier avec une dextérité et une fidélité confondantes : « Grâce à l'Asile, témoigne-t-il, puis à la Communale, mon frère et moi avions nos entrées partout. Nous savions ce que c'était que forger un soc de charrue, cercler une roue, cuire une fournée, jabler un fût, assembler en queue-d'aronde. Je voyais là une sorte de magie ; c'étaient pour moi autant de spectacles dont je ne me rassasiais jamais[4]. »

L'Asile marque aussi le temps des premiers émois. Il s'agit d'abord de Cécile, la tendre aimée avec qui il arpente les venelles lorsqu'on les conduit tous deux aux Petits-Sentiers. Ce sont aussi cette jeune institutrice, Mademoiselle Octavie, et son assistante, Mademoiselle Suzanne, auxquelles le garçonnet voue une tendresse presque filiale. Mais sa « fiancée » secrètement aimée a vingt ans… Il s'agit de la nièce des voisines de ses grands-parents. Amour fantasmé, sublimé, rêvé…

Si son entrain naturel le conduit à des excès de turbulence, il n'en reste pas moins attentif aux apprentissages prodigués, à l'école comme à la maison. L'univers familial est celui de la petite bourgeoisie provinciale, aimante et exigeante, celui du négoce côté maternel Balichon, de la pharmacie côté Genevoix.

Doué d'une mémoire et d'une intuition solides, il se nourrit de tout ce qui l'entoure. « C'est un privilège que d'être né dans une bourgade française […]. Je crois qu'il y avait là une mine, un grenier extrêmement riche et désintéressé. J'ai eu, par la suite, le sentiment

que je pouvais nourrir une œuvre et combler une vie d'écrivain avec ce que j'avais engrangé entre quatre et douze ans[5]. »

Sans doute est-ce cette disposition à se mêler au monde qui, à l'hiver 1894, l'expose à contracter la diphtérie, lors d'une épidémie qui gagne le bourg. Cette terrible maladie laisse apparaître des membranes blanchâtres sur les amygdales et fait pousser au malade un râle étrange. La santé de Maurice se dégrade très vite. Son oncle Léonce Brunet, médecin et futur maire de Châteauneuf, apprend que le docteur Émile Roux, proche collaborateur de Pasteur, vient de mettre au point un sérum guérisseur. Gabriel prend aussitôt le train pour rejoindre l'Institut Pasteur et acquérir le précieux remède. L'enfant est sauvé. Mais, pour la première fois, il a senti autour de lui, rôdeuse et silencieuse, la présence de la mort.

Puis vient la « grande école », obligatoire depuis 1882. Les enfants du village découvrent là un univers que leurs parents n'ont jamais connu, un monde tenu par des « maîtres d'école » aux pratiques autoritaires assorties de coups de règle et de trique pour les plus récalcitrants. Maurice est « un homme », lui dit son père qui, le premier jour, le conduit en lui tenant fermement la main.

Sur les bancs de la Communale, un certain Dumarchey, élève du cours complémentaire, dissipé, attire l'attention de Genevoix, qui voit en lui un garçon « pas comme les autres ». Ils ne le savent pas encore, mais Dumarchey n'est autre que le futur écrivain Pierre Mac Orlan. Pour l'heure, Maurice savoure les premières libertés qu'offre le trajet entre le domicile et l'école. Il chemine entre des ruelles au bord desquelles chacun s'affaire, parcours semé d'odeurs inhérentes à la vie rurale, jalonné de martelages et de chants de fauvettes, foisonnant des couleurs végétales des jardinets et de leurs murets de pierre. Genevoix apprend à composer entre les exigences d'une longue station assise, yeux rivés sur le grand tableau républicain où le maître déroule les normes institutionnelles, et la folle excitation des sens que dispense le trajet du retour vers le logis familial. Là, ses parents cultivent à leur tour les talents qu'ils découvrent chez leur jeune fils.

Son père l'exerce à la mémorisation rapide de poèmes de Victor Hugo dont il se souviendra des décennies plus tard. Sa mère lui enseigne la simplicité des choses et lui apprend, pour le contentement des sens, à laisser son regard s'attarder sur les eaux de la Loire, les nuages dans le ciel ou les moulins à vent quand souffle le noroît.

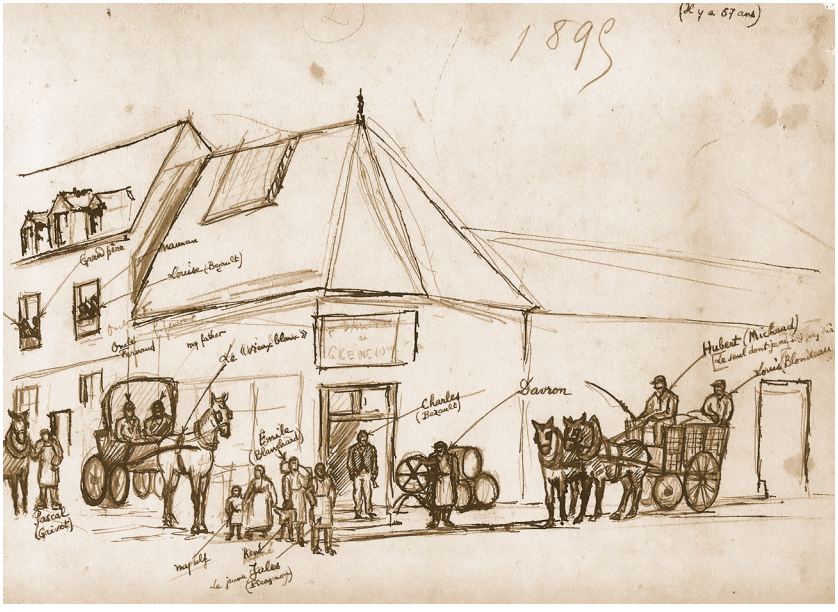
Vers 1896, le jeune écolier Genevoix porte avec solennité la croix qui distingue les bons élèves.

Maurice Genevoix a six ans quand ses parents déménagent une nouvelle fois, en 1896, pour traverser la rue Saint-Nicolas et s'installer dans une maison que son père a fait construire en face du Magasin. Les chambres sont à l'étage. Première opportunité pour l'enfant de prendre de la hauteur et projeter son regard au loin. De là, il découvre un nouvel univers qui sollicite son imagination rêveuse. Par-delà le déroulé des toits s'étend lascivement la Loire, aux flancs larges et aux courbes molles. Plus loin, c'est une mosaïque de champs où domine, sur ces terres humides vouées à l'élevage, le rose pourpré des sainfoins. Plus loin encore, ce sont les crêtes des pineraies de la Sologne qui se parent, le soir, d'une irisation doucement bleutée.

En 1899, fraîchement élu président de la République et soucieux d'apaiser le climat délétère lié à l'affaire Dreyfus, Émile Loubet octroie une journée nationale de congés qui suit le Lundi de Pâques. Ce même jour, Maurice Genevoix, de nature intrépide et confiant en ses propres ressources, répond au défi irréfléchi d'un camarade de jeu. Il se précipite dans le vide depuis la porte-fenêtre, à l'étage d'une

remise du Magasin. Le saut est mal ajusté, un bouquet de noisetiers amortit à peine sa chute ; son fémur se brise. La jambe est plâtrée, mais une fois guérie il s'agit de redonner allure à une guibole aux muscles fondus, pâlie et amaigrie. Le remède qui prévaut alors consiste à plonger le membre dans un seau de sang frais, dont on espère tirer des forces vitales. L'enfant n'a que huit ans, et l'expérience, précédée de l'égorgement sous ses yeux d'un bovin dans l'échaudoir d'un boucher, le marquera à vie. Le contact du sang chaud sur sa peau, puis l'extraction de la jambe d'un hideux suçon de caillot sont traumatisants. Quatre-vingts ans plus tard, il évoquera longuement cette scène dans *La Mort de près* : « L'homme assommait la bête devant moi, d'un coup de merlin qui l'abattait. J'avais beau détourner les yeux, rien ne m'échappait de ce meurtre : chaque pas de la bête sur le sol cimenté, le raclement, dans l'anneau de fer scellé au bord d'un caniveau pavé, du licou halé par le bourreau, la grosse tête masquée de cuir noir qui s'inclinait jusqu'à toucher le sol, le han de l'homme, le choc affreux, le fracas mou du grand corps qui s'effondrait. C'est alors que pour la première fois j'ai vu "couler le sang", le sang rouge, d'un rouge éclatant… M'eût-on décrit d'avance ce rite barbare et le rôle qui m'y était assigné, je pense que j'aurais fui vers quelque asile inaccessible[6]. » Ce fut là sa première confrontation à la chair qui saigne et à la bête qui se meurt. Ce moment, inoubliable, chevilla en lui un invincible amour de la vie.

Dans son village, le clocher rythme les journées ; les mariages, les baptêmes, les foires créent l'animation. Il se souviendra de ce temps où « tout était stable, assuré dans ses racines, les us, les coutumes, le clocher, la monnaie, les sous-préfectures, la propriété individuelle. […] Le dernier ébranlement, la dernière secousse guerrière, celle de 1870, avait laissé le sentiment d'une spoliation non seulement injuste, mais monstrueuse, contraire aux droits de l'homme, aux grands principes de 89, à l'ordre de la création. On n'était pas tant revanchard que patriote, patriote avec un point sensible, un point de meurtrissure à l'Est, sur les cartes murales de la classe[7] ».



Le Magasin. À partir d'une photographie,
Maurice Genevoix a réalisé un dessin du négoce familial
qui a peuplé son enfance et nourri son imaginaire d'écrivain.

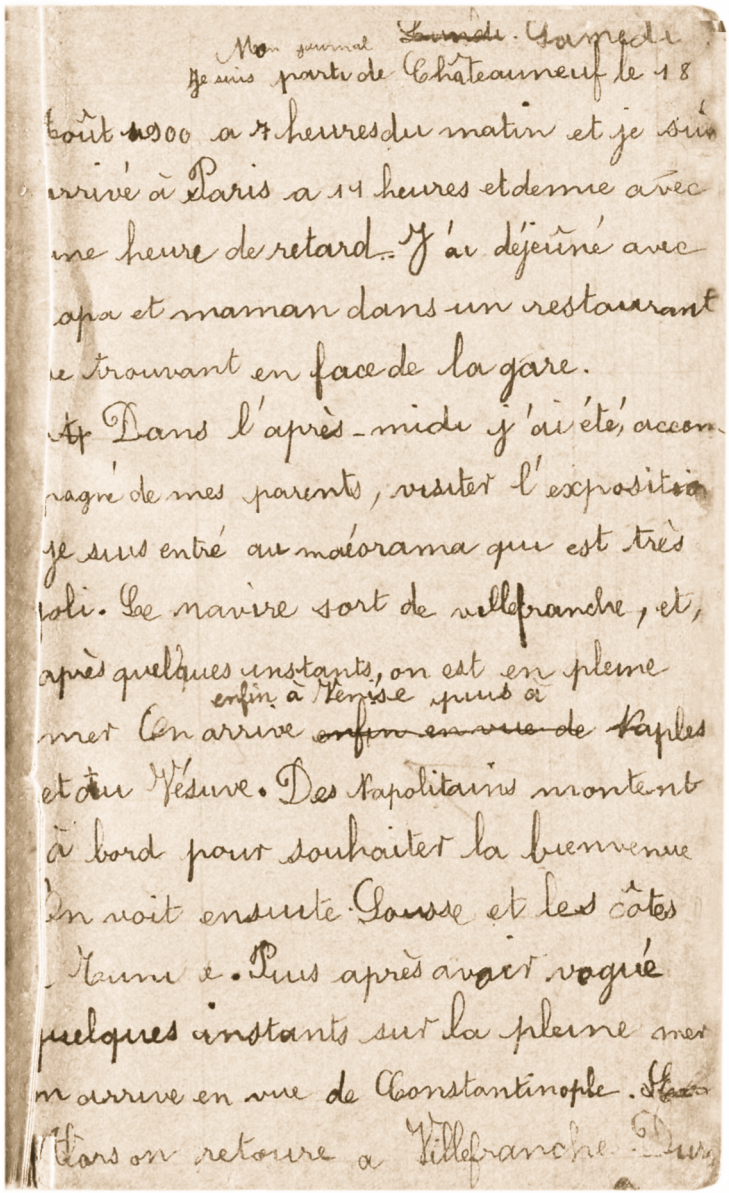
Après les longues heures passées sur les bancs de l'école viennent les vacances d'été. Elles ont la saveur d'un jeudi sans fin. Les journées se déroulent entre la maison familiale, le Magasin et l'arrière-cour de la grand-mère Clotilde, terrain de jeux que Maurice renommera « jardin dans l'île ». Clotilde occupe, avec son mari, Florimond Balichon, une maison bourgeoise de l'autre côté de la Grand-Rue. Maurice est leur premier petit-fils. Elle en a toujours gardé un faible pour lui.

La Loire riche de ses poissons, univers secret et chargé d'invisible, l'attire intensément. Scruter les eaux troubles, sentir les profondeurs du fleuve au toucher du poignet, en faire jaillir soudainement des petits êtres d'écailles ruisselantes et fraîches, voilà une source de joies sans pareille. Patiemment, il gagne là ses galons de pêcheur jusqu'à découvrir, quelques années plus tard, à la faveur d'une rencontre avec Najard, marchand ambulant que l'enfant reconnaît comme un véritable maître, la noble pêche au brochet. Il taquine les ablettes à l'aval du bateau-lavoir de l'Herbe verte, au débouché de la rue Saint-Nicolas, où se mêlent les bavardages et les rires des femmes affairées. Mais s'il lance parfois sa ligne avec un compagnon de pêche, tel Desbirons, le Jeanneret de *La Boîte à pêche*, il aime surtout se retrouver seul, les sens ouverts sur la Loire, sur ses sternes qui filent au ras de l'eau, ses surgeons qui frémissent et bouillonnent, ses joncs et ses rauches qui tremblent à l'unisson lorsque se lève le vent.

Maurice Genevoix se dresse peu à peu sur ses deux pieds ; l'un apte aux consentements, obéissant aux exigences républicaines, faisant de lui un écolier attentif et inspiré ; l'autre moins docile, avide de liberté, prompt aux évasions qu'offre un corps impétueux et plein de vie. Soucieux de se hisser pour mieux embrasser le monde, il se déploie, jardine son esprit comme son corps, les liant l'un à l'autre, les exerçant sans relâche. Les jours de grand vent ou de pluie, lorsque la pêche s'annonce d'avance infructueuse, l'enfant s'immerge dans la lecture, joue avec sa mémoire, installe une partition sur le chevalet du piano familial, ou s'adonne à des exercices de gymnastique dont il goûte la secrète bienfaisance.

En ce début de siècle où la mobilité est encore réduite, les escapades hors de Châteauneuf sont rares et se réduisent à des séjours chez les grands-parents paternels à Champigny-sur-Veude, à deux cents kilomètres, dans le jardin desquels volettent les machaons aux ailes zébrées, ou chez ce vieil oncle vendômois à qui il doit d'avoir été initié à la pêche. Mais, en 1900, il n'est pas envisageable, pour la bourgeoisie de province, de rater l'Exposition universelle qui se tient à Paris. Maurice a dix ans et fait partie du voyage. D'où lui vient cette idée, qui ne le quittera plus, de tenir alors note, le soir, de ses découvertes quotidiennes en recourant à un carnet revêtu d'une couverture de moleskine ? C'est en tout cas le début d'une pratique qu'il gardera toute sa vie, sauvegardant de l'oubli les faits marquants du jour. Les pages qu'il rédige à l'occasion de cette escapade parisienne, le week-end des 18 et 19 août, rendent compte de son souci d'exactitude et d'un goût déjà affirmé pour l'écriture, comme en témoigne cet extrait : « Parmi les expositions les plus curieuses se trouvaient celle d'Autriche-Hongrie renfermant les splendides cristaux de Bohême ; celle de la Suisse contenant de très belles montres ; c'est à se demander comment on peut fabriquer ces petites merveilles de précision ; celle du Japon renfermant des objets en laque et en ivoire. »

L'année suivante, Maurice Genevoix passe le concours d'accès aux bourses, épreuve exigeante et élitiste qui, espère-t-il, lui ouvrira les portes du lycée car la gratuité n'existait pas encore pour les études secondaires. La date est fixée un jeudi du mois de juin. À l'issue des épreuves, Maurice Genevoix est classé premier, *ex aequo* avec un certain Raymond Benoist, fils d'un gendarme de Fay-aux-Loges, situé aux confins de la forêt d'Orléans. Mais, cela ne suffit pas, comme le racontera Genevoix plus tard : « Mais l'amour-propre et – même à la laïque – un malin esprit de clocher, piquant ensemble les directeurs et les délégués cantonaux, voulurent qu'on n'en restât point là […]. Tour à tour ou ensemble, riant d'aise et s'exclamant, ces messieurs nous interrogèrent, précipitant peu à peu la cadence, s'animant, se défiant eux-mêmes à travers leurs champions affrontés. »



Mon journal
Je suis parti de Châteauneuf le 18 août 1900 à 4 heures du matin et je suis arrivé à Paris à 14 heures et demie avec une heure de retard. J'ai déjeuné avec papa et maman dans un restaurant se trouvant en face de la gare.
Dans l'après-midi j'ai été, accompagné de mes parents, visiter l'exposition. Je suis entré au méorama qui est très joli. Le navire sort de villefranche, et, après quelques instants, on est en pleine mer. On arrive enfin à Venise puis à Naples et au Vésuve. Des napolitains montent à bord pour souhaiter la bienvenue. On voit ensuite Gênes et les côtes de Nice. Puis après avoir vogué quelques instants sur la pleine mer on arrive en vue de Constantinople. Après on retourne à Villefranche.

Pour son premier voyage à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, Maurice Genevoix note sur un petit carnet ses impressions. Une habitude qui ne le quittera plus.